

FRIEDRICH NIETZSCHE

Fragments posthumes sur l'éternel retour
1880-1888

Édition établie et traduite par
LIONEL DUVOY

Postface de
MATTHIEU SERREAU & LIONEL DUVOY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

PRÉSENTATION

(...) le pessimisme moraliste : moi-même (...)
Automne 1887, 9[126]

NIETZSCHE a eu pour souci constant d'établir des plans pour ses livres à venir. Ce n'est donc pas lui faire déshonneur que de lui consacrer une anthologie de fragments sur l'éternel retour. Considérons notre tâche comme une incise, une saignée salutaire à la mémoire du penseur dont trop de lecteurs persistent, malgré quelques commentaires décisifs, à considérer que la doctrine de l'éternel retour n'est qu'une redite de la vieille mystique grecque. Les textes de sa correspondance datant de l'année 1881 témoignent suffisamment de la puissante complexité de cette vision pour que son déchiffrement ne soit pas cantonné à la lecture qu'en faisait par exemple Paul Deussen¹. Qui plus est, le *moment* de la révélation de l'éternel retour signe l'apogée de sa pensée.

Hormis les écrits (plans, résumés, introductions, etc.) qui traitent explicitement de l'éternel retour, il est un grand nombre d'autres fragments qui ne font mention que des conséquences de "cette pensée" sans la nommer. À charge donc pour moi de m'être égaré si j'ai cru y déceler un indice doctrinal dans tel ou tel fragment antérieur, contemporain ou postérieur à la révélation de Sils-Maria (1881), fragment qui aurait tout aussi bien pu être lu autrement par d'autres lecteurs et dans un autre contexte.

1. *Erinnerungen an Friedrich Nietzsche*, trad. fr. J.-F. Boutout, Paris, Gallimard, 2002, p. 170. Cette biographie de commande est une critique jalouse plutôt qu'un noble hommage rendu à la philosophie de Nietzsche. Nous conseillons donc au lecteur de consulter les *Souvenirs de Friedrich Nietzsche* de Franz Overbeck (Allia, 1999).

Il reste que si erreur de choix il y a, elle ne résultera que du souci constant que j'ai eu de me borner à une seule question : qu'est-ce que l'éternel retour de Nietzsche ? Mais premièrement, on ne peut pas dire que la doctrine du retour soit systématique – et tout indique que Nietzsche lui-même avait refusé de la communiquer sous cette forme –, quoiqu'il ait projeté à plusieurs reprises d'en faire un livre. La méthode philosophique de Nietzsche rechigne au système. Ainsi, la nature fragmentaire du projet doctrinal suppose que nous portions un regard nietzschéen sur les textes concernés : une double lecture est nécessaire. Par conséquent, on n'imputera pas la présence apparemment fortuite d'un fragment à une mauvaise interprétation, mais plutôt, en nous référant directement à Nietzsche, à une nécessaire erreur philologique.

Pour ce qui est de la *Volonté de puissance*, dont je me dois de faire mention ici, son semblant de fidélité au plan esquissé par Nietzsche avant de sombrer dans la folie¹ ne suffit pas à dissimuler les déplorables alliances fragmentaires que ses compilateurs successifs ont opérées² à seule fin de fournir un aperçu exhaustif de la pensée nietzschéenne,

1. Il s'agit du registre très détaillé conservé dans le cahier de notes tenu par Nietzsche au début de l'année 1888 (W II 4-12 [1] et [2]).
2. Il n'est qu'à prendre cet exemple frappant de la succession des fragments 380 et 381 de l'édition Würzbach (tome 1, livre 1) : la réflexion sur le fanatisme moral des premiers chrétiens (§ 380), que Nietzsche rattache à un des traits caractéristiques du judaïsme antique, est immédiatement suivie d'une psychologie du judaïsme (§ 381), dont l'authenticité reste douteuse en raison d'un seul mot, faisant valoir un jugement de valeur manifestement tombé là comme par enchantement (il s'agit du qualificatif, peu nietzschéen, de "peuple *éhonté*"). En somme, la *Volonté de puissance* reste un livre bien peu recommandable.

en vue d'étayer l'idéologie antisémite et raciste de sa sœur. Le souci de Würzbach – qui fut le second compilateur de *Der Wille zur Macht* – était de procéder de manière thématique. Sa méthode n'était pas si dénuée d'intérêt qu'on doive rejeter le livre en bloc. Seulement, en s'appliquant à réorganiser l'ensemble des fragments posthumes rédigés par Nietzsche entre 1881 et 1888, il s'est lui aussi laissé prendre au piège de l'interprétation idéologique. On ne peut pas – on ne doit pas – organiser une œuvre posthume selon l'idée que l'on se forme de sa lecture d'ensemble – ce que persistera cependant à faire Würzbach en dépit du bon sens et de la décision même qu'avait prise Nietzsche de ne jamais publier ce livre. Il faut donc en ce cas qu'une *ligne* directrice de recherche soit tracée et que le critère de sélection des fragments soit établi sur des bases simples. Ce critère, dans le cas de l'œuvre de Nietzsche, se trouve dans les textes eux-mêmes. En revanche, il n'est pas explicitement désigné comme tel. La manière typiquement nietzschéenne – et française – d'écrire sous forme de maximes et de sentences, s'est élaborée d'elle-même à partir des réflexes que Nietzsche avait adoptés en exerçant son métier de philologue : "– *Méthodes certes, mais se tirant d'elles-mêmes de nos instincts, en somme, la régularisation d'habitudes qui existent déjà / p. ex. l'exclusion des buts*¹." Ainsi, la méthode de lecture en elle-même n'est pas donnée, mais fondée. Exclure les buts de la lecture, c'est-à-dire l'idée finale qui imposerait son rythme et sa forme à la progression et au travail de déchiffrement, consiste d'une part à mettre en doute les lieux communs – dont font partie les grandes interprétations de la pensée nietzschéenne – pour accueillir le texte en tant que tel, et d'autre part à s'attacher à l'idée "régulatrice" et foncièrement "morale" – la *probité* – qui, pour

1. Printemps – automne 1884, 25[135].

Nietzsche, est la seule arme de résistance dont on puisse user contre la suprématie naturelle de l'idéologie sur l'instinct. Lire un texte non systématique implique le sacrifice de la fin au profit de la compréhension.

Du reste, il s'agit là de donner une nouvelle traduction. J'ai eu par conséquent l'opportunité de tendre une oreille libre de tout préjugé au texte allemand, pour écouter les tonalités propres à la langue nietzschéenne. Ce que Nietzsche nous a légué a bien plus d'affinité avec les fragments présocratiques, dont Giorgio Colli était un spécialiste, qu'avec le *Zibaldone* de Leopardi. Il met successivement sur pied une esthétique, une morale et une politique, pour enfin donner des nouvelles lois morales. Pour cette raison-là son œuvre reste destinée à *tous et personne*¹. Toutefois, ce n'est pas parce que Nietzsche était convaincu d'apporter de nouvelles tables qu'il ne demeurerait pas conscient d'avoir contribué à renforcer ce qu'il cherchait à détruire, et d'avoir ainsi donné à la vertu un nouveau "parfum d'interdit"².

L'écriture de Nietzsche n'a pas la rigueur logique de la *Phénoménologie de l'esprit*. Il semble en ce sens que l'on ait ou bien toutes les difficultés à comprendre la logique de la doctrine de l'éternel retour, ou bien l'illusion de pouvoir la saisir intuitivement, et que l'on soit en droit de l'assimiler aux sagesses que la Grèce archaïque a reçues de l'Orient – idée que soutenait Paul Deussen, camarade de Nietzsche à Pforta –, et orientaliste de profession, en ne s'appuyant que sur un seul fragment de Nietzsche³. Paul Deussen,

1. Cette formule : "Un livre pour tous et personne" sert de sous-titre à *Ainsi parlait Zarathoustra*.

2. CI, § 36.

3. Été 1883, 8[15]* (Nous indiquons par un astérisque les fragments traduits dans cette édition.)

dans ses *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, n'envisage l'éternel retour qu'en tant que "question accessoire" et même comme une tentative désespérée de Nietzsche de formuler le dogme pythagoricien des cycles cosmiques¹, selon lui bien trop subtile pour le philosophe errant, lequel, comme on le sait, ne s'y entendait pas vraiment en religions orientales. Les fragments de Nietzsche font aussi courir à son œuvre le risque – tristement vérifié – d'être falsifiée et reprise à bon compte par les cénacles se réclamant d'un certain égotisme et ayant besoin de justifier leurs thèses racistes.

Telle note posthume sur la théorie des types (l'artiste, l'homme religieux, le législateur, l'amant, le philosophe) et leur sélection (pour recevoir l'enseignement de la doctrine) sonne harmonieusement avec l'exaltation de la brute blonde germanique². La forme fragmentaire ne comporte hélas aucune objection contre ce type de rapprochement. D'une théorie sur l'origine de la morale, qui serait née de l'affirmation par les maîtres de valeurs qui leur correspondent et d'une hiérarchie propre à les justifier (mais qui ne nie pas ceux qu'elle situe au bas de son échelle³), les nazis ont pu facilement tirer un argument d'autorité pour leur doctrine pseudo-biologique des races. Que Nietzsche ait soutenu que les Juifs (en tant que peuple religieux, et non biologiquement déterminé) soient à l'origine du renversement primitif de la morale des maîtres, n'implique pas qu'il ait pour cela nourri à leur rencontre plus de ressentiment que n'en témoignaient à la même époque la presque totalité des écrivains européens réputés progressistes – sans parler des socialistes français du début du xx^e siècle... Par

1. Cf. "Quelques remarques sur la philosophie de Nietzsche", in Paul Deussen, *op. cit.*, p. 170.

2. ZGM, 1^{re} dissertation, 11.

3. ZGM, *ibid*, 13.

ailleurs, le fait qu'il ait côtoyé Paul Rée l'aura sans nul doute sauvé des influences néfastes d'un Richard Wagner ou d'un Bernhard Förster, pour publier dans *Aurore* (paru en 1880) un aphorisme où il proclame avec enthousiasme son espérance en l'avenir d'un monde placé sous les auspices du judaïsme éclairé.

Giorgio Colli a pour toutes ces raisons mis en garde les spécialistes contre le danger, inhérent à la pensée de Nietzsche, de trahir son message en le transmettant à un plus vaste cercle que celui des lecteurs avertis. Je n'y vois toutefois pour ma part que crainte infondée, ou peut-être l'expression d'une certaine jalousie à garder pour soi ce qui appartient, quoi qu'on en dise, au fonds commun des idées européennes et humaines. Giorgio Colli n'a pas même hésité à rendre Nietzsche coupable d'avoir communiqué de si graves *vérités*¹ : le dernier homme, le nihilisme, la révélation subite de la condition absurde de l'existence humaine, l'éternel retour et son interprétation philosophique, la volonté de puissance. Mais dès lors que nous, hommes nés de la fin du siècle des barbaries, avons la nécessité de vivre avec le souvenir du mal absolu envers et contre lequel nous tentons de construire notre univers politique et mental, il y a urgence *morale* à affronter notre propre désert. Cela exige que nous tournions nos regards vers Nietzsche, que nous gravissions le sommet du pessimisme et que nous atteignons le Zénith, Grand Midi de la vie : “*l'existence, telle qu'elle est, dénuée de sens et sans but, mais revenant inexorablement, sans chute dans le néant (...)*”². La mort de Dieu, au grand désespoir du diable, délimite la

1. Lire à ce sujet les courts essais, préfacés par Enrico Colli et postfacés par Sandro Barbera, réunis dans *Nietzsche, Cahiers Posthumes III*, trad. Patricia Farazzi, L'Éclat, 2000.

2. Été 1886–automne 1887, 5[71]^o.

frontière au-delà de laquelle une autre conception du sens vivifie la conscience nihiliste. Il faut interpréter l'absence de but – sa fuite – la dissolution des anciennes valeurs et l'apparition d'une multitude de nouvelles tables – symbolisée par la renaissance de Dionysos à laquelle Nietzsche crut longtemps avoir assisté en l'œuvre et la personne de Richard Wagner – comme une saturation de nouveaux signes portés dans le monde. Dionysos nous tend la coupe démesurée des possibles. À nous d'interpréter le divers des valeurs – qui ne fonctionnent plus désormais comme *lieux communs*, mais comme des armes de guerre – comme la forme du nihilisme amplifié par une discipline chrétienne de deux mille ans.

D'une part donc, nous ne pensons pas que l'éternel retour soit une pensée si abyssale, si destructrice, qu'il convienne pour le lecteur d'en être tenu à distance. C'est une pensée grave, qui réclame que nous risquions les acquis de notre culture. Mais il faut qu'elle soit pensée.

D'autre part, l'argument qui consiste à rendre la doctrine en partie responsable de l'avènement du national-socialisme – puisqu'elle conditionne l'idée de *volonté de puissance* –, est totalement stupide et dénué de fondements, la lecture nationale-socialiste du concept de *Wille zur Macht* était délibérément orientée par une soif nihiliste de détruire, et non de créer – à cent lieues donc des espoirs formulés par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Ainsi, nous ne pouvons plus ignorer que l'éternel retour soit la pensée centrale découlant du travail critique de Nietzsche, la conséquence de l'immoralisme, c'est-à-dire de la morale poussée dans ses derniers retranchements par la logique rationnelle : le “*Nihilisme comme conséquence de l'interprétation morale du monde*”¹, révélation des racines

1. Fin 1886 – printemps 1887, 7[43]^o.

noires de la moralité par ce qu'elle met en avant comme devoir de vérité. La pensée de l'éternel retour fait suite à l'enquête sur l'origine de la morale. Elle couronne la recherche de la vérité en morale, le devoir moral de trouver et de dire la vérité. Le monde sensible, lieu du mal pour les Chrétiens et les gnostiques, devient le creuset de la nouvelle vérité nietzschéenne, sa Terre.

Dès lors, la liberté absolue de l'homme face au monde et à lui-même, cet "océan", le grand "Pan", le grand vide ou la démesure, a conduit Nietzsche à s'immerger dans l'antique secret des Mystères dionysiaques et à nommer le dieu, sous les traits d'un christ humain, principe éternel du devenir, unique étant éclaté, *Ursein* à jamais en guerre avec lui-même.

L'éternel retour naît de cette vision tragique de la liberté qui charge l'homme de la responsabilité absolue. Le "dénouement céleste"¹ qui fera suite à la plus grande catastrophe signe aussi la renaissance du monde, débarassé du voile que la connaissance y avait posé, et dans lequel puisera désormais la conscience morale comme à une nouvelle source de vie. La nouvelle moralité, planant au-delà des cimes, appelle à la responsabilité tragique. "Dieu a tué Dieu"² car les hommes n'ont pas assumé la vérité tragique que son omniscience et sa toute-puissance recèlent : la vérité en tant que dévoilement de toutes les vérités.

L. D.

1. Novembre 1882 – février 1883, 4[127]*.

2. Notes pour Lou Andreas Salomé, juillet-août 1882, 1[75]*.

ABRÉVIATIONS

C'EST en 1967 que le premier volume de l'édition critique des *Œuvres complètes* de Nietzsche dirigée par Giorgio Colli etazzino Montinari a été publié en France. Quasiment exhaustive – n'y figure pas la plus grande partie des *Philologica* –, elle reste pour l'instant l'unique corpus de référence pour les études nietzschéennes. Nous nous référons pour notre part à l'édition de poche allemande.

Œuvre et correspondance complètes, fragments posthumes

- KB : Nietzsche, *Sämtliche Briefwechsel. Kritische Studienausgabe (Correspondance complète, édition critique)* (8 vol.), sous la direction de Giorgio Colli etazzino Montinari, DTV / De Gruyter, Berlin/New York, 1986 ; Paris, Gallimard, 1967 sq. [réunie avec les *Œuvres complètes* (tome xv à xviii)].

- KSA : Nietzsche, *Sämtliche Werke, Kritische Studienausgabe (Œuvres complètes, édition critique)* (15 vol.), sous la direction de Giorgio Colli etazzino Montinari, DTV / De Gruyter, Berlin/New York, 1980 [Paris, Gallimard, 1967 sq. (tome I à xiv)].

- NS : *Nachgelassene Schriften 1870-1873 (Écrits posthumes 1870-1873)*, KSA I*.

* À l'exception des deux conférences philologiques *Homère et la philologie classique* (Noël 1869, trad. fr. Le Passeur, 1992) et la *Contribution à l'étude et à la critique des sources de Diogène Laërce* (mai 1870), on trouve dans l'édition Colli-Montinari des *Nachgelassene Schriften* une grande partie des travaux personnels et universitaires de Nietzsche qui inaugurent sa pensée proprement philosophique.)

Œuvres citées, publiées du vivant de Nietzsche (ordre chronologique)

- GT : *Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik (La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique)*, juin 1872, sept. 1878, oct. 1886, KSA 1.

- PG : *Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen (La Philosophie à l'âge tragique des Grecs)* in NS.

- MA : *Menschliches Allzumenschliches (Humain, trop humain)*, mai 1878, oct. 1886, KSA 2.

- VM : *Vermischte Meinungen und Sprüche (Opinions et maximes mêlées)*, mars 1879, oct. 1886, KSA 2.

- M : *Morgenröte (Aurore)*, juil. 1881, juin 1887, KSA 3.

- FW : *Die fröhliche Wissenschaft (Le Gai savoir)*, sept. 1882, juin 1887, KSA 3.

- Z : *Also sprach Zarathoustra (Ainsi parlait Zarathoustra)*, août 1883 à mai 1885, fin 1886, KSA 4.

- JGB : *Jenseits von Gut und Böse (Par-delà le bien et le mal)*, août 1886, KSA 5.

Publications posthumes

- EH : *Ecce Homo*, avr. 1908, KSA 6.

- WM : *Der Wille zur Macht (La Volonté de puissance)*, déc. 1901, déc. 1906, sept. 1911, absente de la KSA (trad. fr. Bianquis, Paris, Gallimard, 1995, 2 vol.).

Le numéro placé devant les crochets (ex : 4[6]) désigne la position du manuscrit dans l'ordre chronologique établi par Giorgio Colli etazzino Montinari ; le numéro entre crochets désigne la place du fragment dans le manuscrit. Les <> indiquent un ajout qui n'est pas de sa main. Les --- : une phrase inachevée.

Nous avons respecté la graphie et la ponctuation des manuscrits originaux.

PRINTEMPS 1880

96. Quand nous sentons que nous agissons avec un excédent de force, nous nous sentons libres ; là où l'action jouit d'elle-même et n'est pas uniquement motivée par la vue d'une fin réjouissante, naît le sentiment de la liberté du vouloir¹. Certes, nous voulons ici atteindre un but, mais celui-ci ne nous détermine pas pour autant, il donne uniquement l'occasion à notre force de jouer avec elle-même, nous savons qu'il y a encore beaucoup d'occasions pour cela ; puisque nous considérons le but de l'action comme quelque chose de facultatif et d'insignifiant, nous ne nous sentons plus être ses esclaves, autrement dit nous nous sentons vouloir en relation avec, mais aussi libres à l'égard de ce but. (3[48])

ÉTÉ 1880

La réalité est un éternel écoulement. L'État s'efforce d'extirper de ses citoyens quelque caractère permanent, de faire de la morale de chaque individu quelque chose de solide – la *mémoire* est le fondement de cette solidité apparente (de jour en jour, de génération en génération), on *inculque* le mépris du changement. (4[35])

En dominant la nature, l'humanité du prochain siècle aura peut-être accumulé bien plus de force

1. Les notes commencent en page 113.

qu'elle ne peut en consommer, et pour cela naîtra chez les hommes une sorte d'habitude de luxe dont nous ne pouvons aujourd'hui nous faire encore aucune idée². En admettant que l'idéalisme humain ne se cantonne pas à ses buts actuels, des entreprises monumentales pourront être menées, telles que nous n'en avons jamais rêvé de semblables. Le ballon dirigeable à lui seul suffit à balancer par-dessus bord tous nos concepts de culture. Pour accomplir des œuvres d'art d'État, on embellira la nature sur de vastes étendues en deux siècles de travaux, pour, par exemple, magnifier pleinement les germes et les thèmes propres à la beauté des *Alpes*. À côté de cela, toute la littérature antérieure sentira la petite ville de province. Une époque nouvelle de l'architecture est en train de voir le jour ; comme les Romains, on construira pour l'éternité. On utilisera les peuples laissés en arrière, comme ceux d'Asie ou d'Afrique, à titre de masses laborieuses et les peuples répartis à la surface de la terre commenceront à se mélanger. Quand on songera au passé viendront à l'esprit la morosité funèbre et son indolente contemplation : Feu et excédent de force, conséquences d'une manière saine d'exister. Pour établir les conditions d'un tel avenir, nous devons écarter les mélancoliques, les grincheux, les bougons, les pessimistes, nous devons les pousser à disparaître³. La politique organisée de telle sorte que les intelligences médiocres s'en contentent, que par là, aucun ne ressente le besoin d'en être informé chaque jour. Également les relations économiques, sans l'avidité naissant des questions de vie ou de mort. Âge des Fêtes. (4[136])

Sans perfection *corporelle* – la perfection intellectuelle ou morale est-elle possible ? – Quelle vigilance en présence de la maladie, combien de sélection est nécessaire. Du reste, le retour-à-une-saine-condition est trop ivre de santé pour que *ses* connaissances ne soient pas du même coup sujettes à caution⁴. (4[155])

AUTOMNE 1880

À chacun des plus petits instants de notre existence se joue une nécessité absolue de l'événement. Si nous la considérons attentivement, nous la saisissons chaque fois comme un devoir inconditionnel, et cela seulement si nous voulions tout à fait nous *mentir franchement* à nous-mêmes⁵ ! Nous disons : je veux, là où nous devrions <dire> : “Je le dois absolument”, et les conséquences de l'action que nous prédisions en prenant la mine du devin et du héros du devoir, arrivent effectivement. Ce serait là le comble de toute tendance au mensonge. Fort heureusement, on ne connaît *jamais* cette causalité : et “je veux” signifie toujours “si je peux”⁶. “Ceci est mon devoir” veut dire : “cela ira, à condition pour moi d'en avoir la force”. Commander au soleil de se lever précisément à l'instant où il se lève, voilà toute la liberté de nos vertueux. Lorsque nous sentons qu'un motif noble et plaisant agit en nous, nous disons : “Je le veux” (que l'on dise plutôt : “Je m'ordonne de...”). (6[119])

1. Époque des instincts sans pensée. 2. Époque des instincts accompagnés de pensées (jugements). Ici, ce sont les instincts et les trames pulsionnelles